

2

EXAMEN
D'UN
PASSAGE DES STROMATES
DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.
RELATIF AUX ÉCRITURES ÉGYPTIENNES.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

••EXAMEN

D'UN

PASSAGE DES STROMATES

DE SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE,

RELATIF AUX ÉCRITURES ÉGYPTIENNES.

PAR M. ÉDOUARD DULAURIER.

PARIS,

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14.

—
1833.



Lorsqu'en 1822, feu M. Champollion le jeune fit connaître par sa lettre à M. Dacier (1) sa découverte de la lecture de plusieurs légendes royales et impériales hiéroglyphiques, sculptées pendant la domination grecque et romaine, sur les monumens d'Égypte, ce savant regardait encore à cette époque le courant des textes sacrés comme essentiellement idéographique, et dans son opinion, les caractères employés comme phonétiques à la transcription des noms des souverains ne le devenaient que par une dérogation au principe constitutif de ce système d'écriture (2). En 1824 parut son *Précis du système hiéroglyphique* (3). Durant un intervalle d'environ deux ans qui sépara les deux publications, les idées de

(1) Lettre à M. Dacier, sur les hiéroglyphes phonétiques, par M. Champollion jeune, in-8. Paris, chez Firmin Didot.

(2) Lettre à M. Dacier, pag. 1, 39.

(3) *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*. Paris, 1824, in-8. Imprimerie royale.

M. Champollion avaient subi des modifications capitales; le principe phonétique n'était plus à ses yeux un moyen auxiliaire d'expression dans l'écriture hiéroglyphique, il en était l'ame, l'élément vital (1), et son ouvrage fut en grande partie consacré au développement de cette proposition fondamentale (2). Une telle assertion, qui semblait si contraire aux traditions de l'antiquité, qui renversait les opinions admises jusqu'alors sur la foi de ces traditions, n'excita point toutefois l'étonnement auquel il eût été naturel de s'attendre; elle fut considérée comme une suite de cet ordre de faits inattendus que les premières recherches de M. Champollion avaient révélés à l'Europe savante; faits incontestables, quoique la raison et le principe n'en eussent point été expliqués. La nouveauté de la théorie consignée dans le *Précis* imposait à son auteur la nécessité de l'étayer du plus grand nombre de preuves qu'il lui serait possible d'apporter. Il sentit combien

(1) *Précis*, p. 57, 58, 320 et *passim*.

(2) Je ne fais ici que constater comment les changemens survenus dans les doctrines de M. Champollion ont influé sur sa manière d'interpréter les textes des auteurs anciens, et comment le passage de saint Clément d'Alexandrie, que je vais examiner, a acquis l'extrême importance qu'il a aujourd'hui. A dieu ne plaise que l'on me soupçonne de reprocher au célèbre archéologue d'avoir adopté des sentimens différens dans des publications qui se rattachent à divers époques de sa vie. Dans les sciences de faits et de découvertes, le droit de modifier indéfiniment son opinion, d'après des raisons suffisantes, est la condition de tout progrès, le premier moyen de perfectibilité

il lui importait d'en retrouver l'indication dans les auteurs de l'antiquité, et de prouver que jusqu'alors on les avait mal compris. Si l'écriture hiéroglyphique était en effet composée en majeure partie de caractères disposés alphabétiquement, si elle était *intelligible* à toutes les classes de la nation égyptienne (1), il était peu probable que ce système graphique, analogue aux habitudes

(1) En réfléchissant avec quelque attention au mécanisme de l'écriture hiéroglyphique phonétique, tel que l'a entendu M. Champollion, il est facile de s'assurer que, lors même qu'elle eût disposé de *douze à quinze* signes homophones différents pour chacun des vingt-deux ou vingt-trois sons dont elle se compose, elle eût été néanmoins beaucoup plus facile à lire qu'aucune des écritures alphabétiques ordinaires : celles-ci, employant des caractères de forme arbitraire, souvent multiple, souvent diversifiée par des altérations calligraphiques, demandent un exercice habituel pour devenir familières. L'écriture hiéroglyphique se servait de formes constamment les mêmes, d'objets naturels dont la dénomination usuelle portait en première ligne la lettre que chaque caractère était chargé d'exprimer ; il ne s'agissait, pour avoir la clef de ce système graphique, que de reconnaître l'image de ces objets, que l'on avait sous les yeux dès l'enfance, de posséder la langue égyptienne, et de réunir à ces connaissances, qui certes n'exigeaient aucune étude de la part des habitants de la vallée du Nil, une notion du principe en vertu duquel tout hiéroglyphe phonétique représentait la lettre qui était la première de son nom, principe tellement simple, qu'il n'a besoin, pour être saisi, que d'être énoncé et appliqué une fois. Quelles que soient les modifications que M. Champollion s'est vu contraint de faire subir à cette proposition qu'il avait avancée d'abord d'une manière absolue, que « les signes reconnus pour phonétiques dans les noms propres, conservent cette « valeur phonétique dans tous les textes hiéroglyphiques où ils se « rencontrent, » (Précis, p. 50) il est indubitable que ces modifications doivent être peu nombreuses, et cela, pour des raisons dont plusieurs peuvent être aisément pressenties, mais que ce n'est ici ni le lieu, ni le temps d'exposer.

des Grecs et des Romains, quoique sous des formes différentes de celles qui leur étaient familières, eût entièrement échappé à leurs investigations. Mais il était absolument impossible de tirer à cet égard aucune induction des récits d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Strabon, de Plutarque, de Plin. M. Champollion se vit forcé de récuser le témoignage de ces écrivains, et voici les raisons sur lesquelles il se fonda :

« C'est surtout à cette persistance bien remarquable des Égyptiens (1) à n'introduire dans leur écriture, *même pour peindre les sons*, que des caractères images d'objets naturels, qu'il faut particulièrement attribuer l'opinion *erronée* qui nous a été transmise presque unanimement par les auteurs anciens, opinion d'après laquelle l'écriture hiéroglyphique égyptienne aurait été formée seulement de signes figuratifs des objets et de signes n'exprimant les idées que d'une manière symbolique ou énigmatique : telles sont du moins les données générales que les savans modernes peuvent retirer de tout ce qu'ont écrit sur ce système graphique les Grecs et les Romains, qui ne portèrent jamais dans l'étude des langues et des écritures des peuples orientaux autant de soin et d'esprit d'analyse que le font les Européens actuels : *un seul auteur grec a démêlé et signalé dans l'écriture*

(1) Précis, p. 320.

« égyptienne sacrée les élémens phonétiques , les-
 « quels en sont pour ainsi dire le principe vital.
 « Les recherches des modernes partant des seules
 « données fournies par les auteurs classiques n'ont
 « pu par cela même conduire à des résultats po-
 « sitifs..... Il est vrai (1) qu'aucun de ces auteurs ,
 « soit grec soit romain, ne s'était proposé de trans-
 « mettre à la postérité une définition complète et
 « développée de ce système graphique. Clément
 « d'Alexandrie s'est lui seul occasionnellement
 « attaché à en donner une idée claire , et ce phi-
 « losophe chrétien était bien plus que tout autre
 « en position d'en être instruit. »

« Lorsque mes recherches et l'étude constante
 « des monumens égyptiens m'eurent conduit aux
 « résultats précédemment exposés (ceux qui for-
 « ment la matière du Précis), je dus revenir sur
 « ce passage de saint Clément d'Alexandrie que j'ai
 « souvent cité, pour savoir si à la faveur d'un
 « examen soutenu des inscriptions hiéroglyphi-
 « ques le texte de l'auteur grec ne deviendrait pas
 « plus clair et intelligible qu'il ne l'avait paru
 « jusqu'alors. J'avoue qu'alors les termes me sem-
 « blèrent si positifs et si clairs , et les idées qu'il
 « renferme si exactement conformes à ma théorie
 « de l'écriture hiéroglyphique , que je dus crain-
 « dre aussi de me livrer à une illusion et à un
 « entraînement dont tout me commandait de me
 « défier. »

(1) Précis, p. 327.

Ces paroles donnent une idée du prix que M. Champollion attachait à une décision en sa faveur de la part du savant prêtre d'Alexandrie. Son célèbre passage des Stromates, devenu récemment l'objet de nombreux commentaires (1) est en effet du plus grand poids dans la question des écritures égyptiennes; tout concourt à donner de l'autorité au témoignage de Clément, et la vaste érudition dont il fait preuve dans ses ouvrages, et sa position dans une ville devenue le centre des traditions antiques et des croyances nationales dont le philosophe chrétien fut le contemporain. (2).

Pour éclairer la discussion actuelle, pour mettre la pensée de Clément dans tout son jour, il est indispensable de savoir à quelle occasion fut écrit le passage qui va nous occuper. Il appartient au cinquième livre des Stromates, consacré à traiter de la foi chrétienne. Περὶ μὲν γνωστικοῦ τοσαῦτα, ὡς ἐν ἐπιδρομῇ. Χορῶμεν δὲ ἤδη ἐπὶ τὰ ἐξῆς, καὶ δὴ τὴν πίστιν αὐθις διαθητέον (3). De gnostico

(1) M. Letronne. Voyez Précis du syst. hiér., 1^{re} édit. pag. 328, 401; 2^e édit. Paris, 1828, p. 277; Edinburgh Review, décembre 1826, mars 1827. — M. de Klaproth. Lettre sur la découverte des hiéroglyphes acrologiques, pag. 32, 42. — M. de Goulianosoff, Questions archéographiques. — M. Weiske, Lettre à M. Spohn. V. de Lingua et literis veterum Aegyptiorum.

(2) Euseb. Eccl. Hist. l. V, c. 11. — Id. Chron. can., p. 216. — Syncell. Chronogr., pag. 355. — V. M. Champollion, Précis, p. 383. — Cf. Aristidem. orat. Agypt. p. 360, T. II opp. ed. Jebb — Zoëga, de Usu et origine obeliscorum. Romæ, 1790, p. 424 et 37.

(3) Clementis Alexandr. Strom., lib. V, in princip., pag. 233 édit. Sylburg.; p. 643 édit. Potter.

(*sive de cognitione*) quidem hæc quodammodo cursim sumus persecuti : jam autem pergamus ad ea quæ deinceps consequuntur, atque fides quidem rursus est consideranda.

Clément établit la différence qui existe entre l'ordre de foi et l'ordre de science ou de conception (1). Après avoir dit que le premier peut être indépendant du second (2), il s'attache à démontrer que des mystères, objets de foi, se trouvent dans les dogmes sacrés de diverses nations, des Hébreux, des Égyptiens (3) : les allégories, les paraboles, furent chez certains peuples un moyen d'exprimer la pensée (4). Les philosophes jetaient sur leurs doctrines un voile qu'ils ne soulevaient que pour un petit nombre de leurs disciples (5) : partout et en tout temps il exista des mystères impénétrables à la raison de l'homme (6). C'est parmi les procédés employés pour revêtir la pensée de formes symboliques que saint Clément range l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens (7).

En rapportant ici ce passage tant de fois cité (8), j'ai eu soin de le donner plus complet qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Cette précaution ne laissera aucun doute sur le sens général dans lequel

(1) Strom., lib. V, § 1, p. 233-645. — (2) Ibid., § 3, p. 237-655. Cf. Gent. Hervetii Comment., in lib. V Strom., *Comment.* p. 162. — (3) Strom. V, § 3, p. 237-656; § 7, p. 242-670. — (4) § 8, p. 242-671 et sqq. Cf. Origen. contr. Celsum, lib. I, p. 11. — (5) Strom. V, § 9, p. 245-680 et sqq. — (6) § 8, p. 242, 243-672 et *passim*. — (7, 8) § 4, p. 237-672.

il a été conçu. Le voici avec la traduction latine de Potter, que j'ai rectifiée sur quelques points où elle m'a paru inexacte.

Αὐτίκα οἱ παρ' Αἰγυπτίοις παιδευόμενοι, πρῶτον μὲν πάντων τῶν αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμανθάνουσι, τὴν ἐπιστολογραφικὴν καλουμένην· δευτέραν δὲ, τὴν ἱερατικὴν, ἣ χρῶνται οἱ ἱερογραμματεῖς· ὑστάτην δὲ καὶ τελευταίαν, τὴν ἱερογλυφικὴν· ἥς ἡ μὲν ἐστὶ διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, κυριολογικὴ· ἡ δὲ συμβολικὴ· τῆς δὲ συμβολικῆς ἡ μὲν, κυριολογεῖται κατὰ μίμησιν. ἡ δ' ὥσπερ τροπικῶς γράφεται· ἡ δὲ, ἀντικρὺς ἀλληγορεῖται κατὰ τινὰς αἰνιγμούς. Ἡλίον γοῦν γράψαι βουλόμενοι, κύκλον ποιούσι· σελήνην δὲ, σχῆμα μνηοειδές, κατὰ τὸ κυριολογούμενον εἶδος· τροπικῶς δὲ, κατ' οἰκειότητα μεταγόντες καὶ μετατιθέντες· τὰ δ' ἐξ-αλλάττοντες· τὰ δὲ πολλὰ καὶ μετασχηματίζοντες, χαράττουσιν. Τοὺς γοῦν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογουμένοις μύθοις παραδίδοντες, ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναρλύφων. Τοῦ δὲ κατὰ τοὺς αἰνιγμούς, τρίτου εἶδους, δεῖγμα ἔστω τόδε· τὰ μὲν γὰρ τῶν ἄλλων ἄστρων διὰ τὴν πορείαν τὴν λοξήν, ὅφειον σώμασιν ἀπεικάζον. Τὸν δὲ Ἡλίον τῷ τοῦ κανθάρου· ἐπεὶ δὲ κυκλοτερές ἐκ τοῦ βοείας ὄνθου σχῆμα πλασάμενος, ἀντιπρόσωπος κυλίνδει. Φασὶ δὲ καὶ ἐξ ἄμηνον μὲν ὑπὸ γῆς· θάτερον δὲ τοῦ ἔτους τμήμα, τὸ ζῶον τοῦτο ὑπὲρ γῆς διατῆσθαι· σπερμαίνειν τε εἰς τὴν σφαῖραν, καὶ γεννᾶν· καὶ θῆλην κύνθαρὸν μὴ γίνεσθαι. Πάντες ΟΥΝ, ὥς ἔπος εἰπεῖν, οἱ θεολογήσαντες, βάρβαροί τε καὶ Ἕλληνες, τὰς μὲν ἀρχὰς τῶν πραγμάτων ἀπεκρύψαντο· τὴν δὲ ἀληθεῖαν αἰνίγμασι καὶ συμβόλοις, ἀλληγορίαις τε αὐτὰ καὶ μεταφοραῖς καὶ τοιούτοις τις τρόποις παραδεδόκασιν. κ. τ. λ.

Jam vero qui docentur apud Ægyptios, primam quidem discunt ægyptiarum literarum viam ac rationem, quæ vocatur epistolographica: secundo autem hieraticam qua utuntur hierogrammates. Ultimam autem hieroglyphicam: cujus una quidem species est cyriologica per prima elementa; altera vero symbolica. Symbolicæ autem una quidem est juxta imitationem cyriologumena; alia vero scribitur veluti tropice. Alia vero fere significat per quædam ænigmata. Quum solem itaque volunt scribere, faciunt circulum: lunam autem, figuram lunæ cornuum formam præ se ferentem, convenienter ei formæ quæ cyriologumena dicitur. Tropice autem per convenientiam traducunt, et transferunt, et alia quidem immutantes, alia vero multis modis transfigurantes, insculpunt. Regum itaque laudes sacris fabulis immiscentes, anaglyphicis describunt. Tertiæ autem generis, quod fit per ænigmata, hoc sit indicium: alia quidem astra, propter obliquam conversionem, assimilabant corporibus serpentum: solem vero scarabei: quoniam cum rotundam ex bubulo stercore effinxit figuram, eam vultu adverso convolvit. Aiunt autem hoc quoque animal, sex quidem mensibus sub terra, alteram vero partem anni vitam degere super terram, et semen in globum emittere et gignere, et non nasci foeminam scarabeum. Omnes *ergo*, ut semel dicam, qui de rebus divinis tractarunt, tam barbari quam Græci, rerum quidem principia

occultaverunt; veritatem autem ænigmatibus, signisque ac symbolis et allegoriis rursus et metaphoris, et quibusdam talibus tropis modisque tradiderunt, *cet.*

L'écriture hiéroglyphique, comme nous l'apprend Clément, se compose de deux classes principales de caractères, dont la seconde comprend trois subdivisions. J'en ai dressé le tableau suivant, dans lequel l'ordre de classification et les expressions même de l'auteur grec ont été conservées.

1. Ἡς (τῆς ἱερογλυφικῆς μεθόδου) ἡ μὲν ἐστὶ διὰ τῶν πρώτων στοιχείων κυριολογικὴ.

2. Ἡ δὲ συμβολικὴ· τῆς δὲ συμβολικῆς	{ Ἡ μὲν, κυριολογεῖται κατὰ μί- μησιν· Ἡ δ' ὥσπερ τροπικῶς γράφεται· Ἡ δὲ, ἀντικρυς ἀλληγορεῖται κατὰ τινας αἰνιγμούς.
---	--

M. Letronne reconnut comme M. Champollion les caractères phonétiques dans cette partie de l'écriture hiéroglyphique que Clément désigne par ces mots : κυριολογικὴ διὰ τῶν πρώτων στοιχείων. Il entendit 1° *des caractères cyriologiques*, c'est-à-dire *exprimant des objets au propre*; 2° *par le moyen des premières lettres alphabétiques*. Στοιχείων désigna toujours dans sa pensée les lettres, les

lettres alphabétiques; πρώτων, donna lieu de sa part à deux interprétations. Il vit d'abord dans ce mot l'indication des premières lettres alphabétiques, une assimilation avec les sons les plus élémentaires de l'alphabet grec; mais on trouva cette explication peu naturelle, et il parut singulier que Clément d'Alexandrie allât chercher son exemple dans l'histoire obscure de l'alphabet grec pour expliquer la nature de celui des Égyptiens. Restait l'autre interprétation, à laquelle M. Letronne s'est arrêté définitivement, et qui rentrait dans la première sans en avoir les inconvénients; car elle consistait à dire que le mot πρώτα se rapporte, non à l'alphabet primitif, tel qu'était l'alphabet phénicien, mais aux sons primitifs en général, c'est-à-dire aux plus élémentaires et aux plus simples de tous (1).

Le commentaire de M. Letronne est, au surplus, rempli d'érudition; et la question, traitée d'une manière purement philologique, l'a été avec cette supériorité qui n'appartient qu'à lui.

Voici le tableau de l'écriture hiéroglyphique d'après sa version du texte de saint Clément :

L'écriture hiéroglyphique est	{ Cyriologique, par le moyen des premières lettres de l'alphabet. Symbolique, Comprenant les caractères	{ Cyriologiques par imitation. Tropiques. Énigmatiques.

(1) Précis, deuxième édition, p. 277.

Il reste maintenant à savoir si les faits confirment l'économie de cette classification. Le savant helléniste qui a fait souvent un usage si heureux de ses connaissances archéologiques pour restaurer ou éclaircir des textes obscurs, conviendra sans doute avec moi qu'un rapprochement du passage de l'auteur alexandrin avec les monumens est le véritable moyen, sinon le seul, d'arriver à une solution entière et définitive de la difficulté qui a été soulevée.

C'est sous ce rapport que je vais entreprendre l'examen de ce texte si remarquable.

Avant d'entrer en matière il est bon de fixer nos idées relativement à la différence qui existe entre chaque sorte de caractères hiéroglyphiques, différence indiquée par les anciens, et qui a pour elle l'autorité des monumens.

Les premiers signes et les plus simples sont ceux qui, pour faire concevoir l'idée des objets, en retracent une image exacte, et les expriment par une simple imitation de leur forme. C'est ainsi que dans la pierre de Rosette les mots du texte grec ναός, chapelle, εἰκών, image, ξόανον, statue, ἀσπίς, aspic, στήλη, stèle, sont traduits hiéroglyphiquement par ces objets eux-mêmes reproduits avec la plus grande fidélité : ce sont les caractères *figuratifs propres* de M. Champollion.

Mais il est des objets dans la nature, qui ne sauraient se prêter à une représentation exacte de leur forme. Les Égyptiens les retracèrent, soit en

abrégé soit d'après l'idée qu'ils en concevaient. Un *cercle* peignait le *soleil*; un *croissant*, la *lune*. La même méthode servait pour exprimer l'*eau*, les *libations*, un *temple*, un *édifice*, etc. Ces caractères portent, dans M. Champollion, le nom de *figuratifs abrégés* ou *conventionnels*. Je les appellerai *figuratifs* (1) *mimétiques*.

Les signes tropiques formés, par métonymie, par synecdoque et métaphore, représentaient, par exemple, *une offrande par un bras étendu*; l'idée de *mois*, *par le croissant de la lune*, etc. Les Égyptiens, par la méthode énigmatique, rendaient une idée à l'aide de l'image d'un objet physique qui n'avait avec cette idée que des rapports fort éloignés et tirés de leurs croyances cosmogoniques ou religieuses. C'est ainsi qu'un *serpènt tortueux figurait le cours des astres*; le *scarabée* était le symbole du *soleil*.

Il y a donc quatre sortes de caractères ayant chacune un mode d'expression particulier; 1° les caractères figuratifs propres; 2° les caractères figuratifs mimétiques; 3° les caractères tropiques; 4° les caractères énigmatiques (2).

Si nous revenons actuellement au tableau de

(1) Je regrette de ne pouvoir franciser *κυριολογούμετον* qui est dans le texte grec : ce mot ne peut être remplacé par celui de *cytologique*, et il ne l'est qu'imparfaitement par le mot *figuratif*.

(2) Il est clair que les hiéroglyphes phonétiques ne sauraient être admis *de fait* dans cette énumération, puisque la question qui s'agit actuellement est de savoir si Clément et les autres écrivains anciens en ont fait mention.

M. Letronne, nous y voyons qu'une seule classe d'hieroglyphes qu'il nomme *cyriologiques par imitation*, en renferme deux cependant bien différentes, les caractères figuratifs propres et les caractères figuratifs mimétiques. Les premiers rentrent ainsi dans la seconde des deux divisions principales tracées par Clément, et sont par conséquent symboliques. « Cette forme, dit M. Letronne, n'étant qu'un des attributs de l'objet, est une sorte de symbole : c'est donc avec raison que Clément rangé ce genre d'expression dans la symbolique (1). » Je me permettrai d'abord de faire remarquer au savant académicien que l'on pourrait voir, non sans raison peut-être, une sorte d'anomalie dans cette dénomination de *symboliques* appliquée aux caractères figuratifs propres, au moyen d'expression le plus simple qui se soit jamais offert à l'industrie de l'homme. En second lieu, il est évident que la classification rapportée par Clément ne saurait lui appartenir, et qu'elle remonte à l'usage des caractères eux-mêmes. Inhérente à leur nature, dès que l'on eut inventé les divers modes d'expression qu'ils revêtent dans le courant des textes sacrés, elle dut par ce seul fait se trouver établie. Or je demande maintenant si à l'époque où l'on suppose communément que les hommes, n'ayant encore que l'écriture des idées, passèrent des caractères figuratifs aux caractères symboliques, ils purent, en faisant le

(1) Précis, première édition, page 331.

premier pas dans ce système de classification , avoir l'idée d'une distinction subtile qui , envisageant séparément dans les objets , et leur substance et leurs modes , leur permet de peindre ces objets à l'aide d'un de leurs attributs nettement aperçu et fixé irrévocablement. D'ailleurs cette considération toute métaphysique ne convient point exclusivement aux hiéroglyphes figuratifs propres , et elle est inhabile à les caractériser ; car les signes de l'écriture hiéroglyphique , figuratifs mimétiques , tropiques ou énigmatiques , étant tous sans exception la représentation d'objets matériels , ont droit aussi bien que les caractères figuratifs propres à être regardés comme la reproduction de la forme de ces objets , abstraction faite de leur substance , et sont ainsi tous symboliques au même degré.

Mais si l'on se pénètre de la pensée qui a présidé à la conception de la classification des caractères de l'écriture sacrée , on se convaincra que les divisions qu'elle comprend ont pour base un principe unique , commun à toutes. Ce principe est la relation prochaine ou éloignée , directe ou indirecte de l'objet représenté à l'idée signifiée. La seule différence qu'il y ait entre un caractère figuratif propre et un caractère énigmatique , les deux degrés extrêmes de l'échelle , c'est que l'un est avec l'idée qu'il exprime , dans un rapport simple , immédiat , palpable , s'il m'est permis de parler ainsi , tandis que le second est

avec elle dans un rapport éloigné, artificiel et presque arbitraire.

La distinction entre les signes figuratifs propres et les signes figuratifs mimétiques est, au surplus, marquée d'une manière bien tranchée par saint Clément. Ce docte père de l'Église caractérise ces derniers par des exemples qui sont tellement propres à la classe à laquelle ils se rattachent, l'image du soleil et de la lune exprimée par un cercle et un croissant, qu'ils excluent forcément les caractères qui font partie de la première classe : les procédés par lesquels les Égyptiens représentaient le soleil, la lune, l'eau, des édifices en abrégé ou suivant la forme attribuée à ces objets, ne pouvant en aucune sorte être les mêmes que ceux par lesquels ils peignaient une stèle pour exprimer une stèle, une statue pour exprimer une statue.

Et c'est avec une pleine raison que saint Clément range dans la division symbolique les caractères figuratifs mimétiques, car ces caractères étant une image abrégée ou conventionnelle des objets, n'en retracent en réalité qu'une partie : ce sont de véritables métonymies par lesquelles l'expression tropique s'écarte déjà d'un premier pas de l'idée qu'il s'agit de peindre aux yeux, à la différence des caractères figuratifs propres, qui expriment, comme nous l'avons dit, un objet par cet objet lui-même représenté exactement et dans son entier, et qui ne sont le produit d'aucun pro-

cédé artificiel. Ces caractères, qui sont la base première de l'écriture sacrée, qui ne ressemblent ni aux hiéroglyphes figuratifs mimétiques, ni aux hiéroglyphes tropiques ou énigmatiques, lesquels sont les trois degrés successifs de l'expression symbolique, doivent nécessairement composer une classe à part, et former ainsi une des divisions principales de tout l'ensemble.

Cela posé, il devient incontestable que les caractères figuratifs propres ne peuvent trouver place sous la dénomination qui s'applique aux caractères figuratifs mimétiques, encore moins sous celle qui convient aux caractères tropiques ou énigmatiques.

Serait-il plus vraisemblable de supposer que Clément a oublié de faire mention de cette classe d'hiéroglyphes? Non, car ils forment une partie essentielle du système graphique sacré; ils apparaissent à chaque instant sur tous les monumens, sur ceux de toutes les époques; en un mot, ils sont, comme le dit M. Champollion, le fondement de l'écriture hiéroglyphique égyptienne (1).

Quelle serait donc la raison pour laquelle l'auteur des *Stromates*, qui donne des exemples de chacune des méthodes figurative mimétique, tropique et énigmatique, a négligé ce même soin pour les hiéroglyphes alphabétiques si différens des autres, et qui, *composent la partie des textes lu*

(1) Précis, p. 286.

plus considérable, surtout lorsque la définition de ces caractères est si peu explicite, disons-le, si obscure, qu'elle a pu arrêter la sagacité de tant d'habiles commentateurs ?

C'est que le sens des paroles du docteur chrétien a été forcé, pour le ployer à une indication qui n'y exista jamais. Si l'on revient au contraire à la version ancienne, version qui s'accorde parfaitement avec les doctrines de l'antiquité, si l'on entend par ces mots : *κυριολογικὴ διὰ τῶν πρώτων στοιχείων* les caractères figuratifs propres, la pensée de l'auteur grec s'éclaircit, et tout s'explique d'une manière naturelle; l'on retrouve dans une progression ascendante, d'abord en première ligne les caractères figuratifs propres, en second lieu les caractères figuratifs mimétiques, ensuite les signes tropiques, et au dernier rang les signes énigmatiques. L'écriture hiéroglyphique, en parcourant cette échelle, d'accord avec la marche de l'esprit humain, s'élève de l'expression la plus simple jusqu'à l'expression la plus artificielle, et suit une gradation dont la logique seule serait déjà un lumineux commentaire.

On se rend alors compte de l'absence de tout exemple cité à l'appui de la définition des signes figuratifs propres. Avec une simple indication on n'avait qu'à jeter les yeux sur tel monument que ce fût, pour les retrouver sans peine, tandis que, pour discerner dans un texte quels étaient les objets matériels qui y avaient été in-

troducts avec une signification empruntée, il fallait avoir une connaissance acquise de la valeur qui leur était imposée d'après des règles certaines ; et des exemples ajoutés à une définition dans le but de la faire mieux comprendre, étaient nécessaires pour conduire à découvrir dans des images d'objets physiques tout autre chose que l'image même de ces objets.

J'observerai en passant que l'intelligence des hiéroglyphes dépendait ainsi d'une science, qui était celle de la valeur conventionnelle des signes dont cette écriture disposait. Leur interprétation était dans les attributions du hiérogrammate (1) et se trouvait consignée dans l'un de ces volumes dont parle saint Clément à l'occasion de la pompe

(1) Quel est le sens que l'on doit attacher aux mots οἱ παρ' Αἰγυπτίους παιδευόμενοι? Si l'on suppose que les Égyptiens de toutes les classes étaient indifféremment admis à recevoir une même instruction et initiés à la connaissance des trois sortes d'écritures, épistolographique, hiératique et hiéroglyphique, saint Clément d'Alexandrie sera alors en contradiction, d'abord avec lui-même, car le contraire résulte de l'ensemble du passage et du livre entier d'où ce passage a été extrait, et en second lieu avec Diodore de Sicile, dans lequel nous trouvons une assertion entièrement opposée. La seule explication rationnelle des paroles de l'auteur Alexandrin et l'unique moyen de tout concilier, c'est d'admettre que l'instruction était inégalement répartie aux diverses classes de la nation. Le chapitre 7 du cinquième livre des *Stromates* nous fournit sur ce point un excellent commentaire, qui est confirmé par le témoignage de Diodore. « Cum enim, dit l'historien, duplices sint Ægyptiis literæ, ab omnibus promiscue disci quas vulgares appellitant, sacras autem quas nominant, à

religieuse qu'il décrit au sixième livre de ses Stromates.

Il est encore une autre raison qui explique très-bien la négligence apparente de Clément. Cet auteur, se bornant dans son ouvrage à donner des notions générales sur l'écriture sacrée, ne pouvait citer un exemple des caractères figuratifs propres, sans déroger au plan qu'il s'était proposé, et voici comment : les hiéroglyphes de cette classe n'ont tous dans les textes, comme je l'ai découvert, qu'une *présence locale*, et n'y existent que pour rappeler occasionnellement, soit la scène à laquelle s'adapte la légende hiéroglyphique dans laquelle on les a fait entrer, soit la destination du monument où elle est sculptée. C'est ainsi que

sacerdotibus tantum secreta parentum disciplina cognosci (III, 3). » Dans des Recherches que je prépare sur la géographie ancienne de la Nubie, je discuterai le passage entier de Diodore, et j'indiquerai la véritable raison qui lui a fait donner le nom d' *Λιβυτικὰ γράμματα* à l'écriture hiéroglyphique. D'après ce que nous venons de dire, ne pourrait-on pas penser que M. Champollion s'est un peu hasardé lorsqu'il a vu dans ces mots *οἱ παρ' Αἰγυπτ. παιδευόμενοι* que l'étude de trois systèmes graphiques égyptiens était permise à toutes les classes de la nation, et qu'il a avancé, sur la foi de saint Clément d'Alexandrie seul, et interprété d'après son opinion, « que ce système ne fut jamais réservé, comme on voudrait parfois le soutenir encore, à une petite fraction, à une classe privilégiée de la nation égyptienne. » Saint Clément d'Alexandrie ne nous dit-il point, ajoute l'auteur du Précis, que, même de son temps, ceux qui, parmi les Égyptiens, recevaient de l'instruction, apprenaient les trois genres d'écriture égyptienne, l'*épistolographique*, l'*hiématique*, et l'*hiéroglyphique*. (Précis, p. 272.)

dans l'inscription de Rosette les seuls caractères véritablement figuratifs propres, *stèle, aspic, statue, image, chapelle*, ne s'y montrent que d'une manière accidentelle et qui tient à la spécialité du monument. Je ne fais qu'indiquer ici ce simple aperçu, dont le développement trouvera place dans un travail particulier; je me bornerai, pour le moment, à dire que les caractères figuratifs des deux genres, propres et mimétiques, n'ont point encore été étudiés comme ils auraient dû l'être, et qu'une connaissance approfondie de la théorie qui les régit sera un nouveau pas de fait dans le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique. Or, si Clément eût voulu citer des exemples particuliers, il eût été obligé de descendre dans des détails, de préciser tel ou tel monument, et, par suite, d'indiquer à quelle occasion et dans quel sens relatif ces caractères y avaient été inscrits : ce qui eût entraîné l'auteur dans de longues explications, étrangères sans doute à ses études, comme au dessein de son ouvrage.

Un examen archéologique du passage de saint Clément nous a fait découvrir la véritable pensée de cet écrivain; tâchons de voir si nous arriverons philologiquement à des résultats autres que ceux que nous avons déjà obtenus.

Il est bien reconnu que le mot *χυριολογική* ne présente ici aucune incertitude : il désigne clairement cette partie de l'écriture hiéroglyphique qui reproduit les objets au propre : *χυριολογική, κύριο-*

λογεῖσθαι, c'est s'exprimer au propre, et non d'une manière métaphorique, ou par périphrase. La difficulté ne tombe que sur les mots διὰ τῶν πρώτων στοιχείων, ou plus réellement sur στοιχείων, dont la signification doit être connue, pour arriver à celle de πρώτων, et avant de savoir quelle est la modification qu'il reçoit de ce déterminatif. Occupons-nous de στοιχείων. Cette expression prise isolément s'offre comme un de ces mots vagues, d'une extension illimitée, et qui ne reçoivent une acception précise que du sujet auquel ils se lient, ou du lieu où ils se trouvent placés; si, pour arriver à sa signification radicale, nous le soumettons à l'analyse étymologique, nous trouvons, après l'avoir dépouillé de sa terminaison ον, d'abord une partie finale α la même que dans Μνημ-εῖον, Σημ-εῖον, etc. Ensuite Στοιχ, racine apparente, qui se reproduit diversifiée dans les mots ΣΤΕΙΧ : ω, ΣΤΗΐ-μ : ή, ΣΤΙΚ-τ : ός, ἔ-ΣΤΙΧ : ον, ΣΤΟΧ-άζ : ομαι, et une multitude innombrable de dérivés que l'on rencontre dans Henry Estienne et les autres lexicographes grecs. La racine ΣΤ, qui leur est commune et qui a été conservée avec sa valeur native dans le primitif inusité ΣΤ-ά : ω, ainsi que dans le verbe latin ST : o, indique l'existence d'une cause fondamentale, la fixité, la stabilité, et devenue la base de ΣΤ-οιχ-ει : ον (στοιχεῖον), lui donne la valeur de *principe primordial*, d'*élément constitutif des choses, des êtres* : telle est la signification radicale et générique de ce mot.

En voici la définition philosophique et grammaticale, avec quelques-unes des nombreuses acceptions particulières dont il est susceptible.

Στοιχείον ποσυχῶς λέγεται.

Στοιχείον λέγεται, ἐξ οὗ σύγκειται πρῶτου ἐνυπάρχοντος ἀδιαίρετου τῷ εἶδει, εἰς ἕτερον εἶδος. Οἶον, φωνῆς στοιχεῖα ἐξ ὧν σύγκειται ἡ φωνή, καὶ εἰς ἃ διαίρεται ἔσχατα..... ὁμοίως δὲ καὶ τὰ τῶν σωμάτων στοιχεῖα λέγουσιν, οἱ λέγοντες, εἰς ἃ διαίρεται τὰ σώματα ἔσχατα· ἐκεῖνα δὲ μήκέτ' εἰς ἄλλα εἶδει διαφέροντα σώματα· καὶ εἴτε πλείω τὰ τοιαῦτα, ταῦτα στοιχεῖα λέγουσι. παραπλησίως δὲ καὶ τὰ τῶν διαγραμμάτων στοιχεῖα λέγεται, καὶ ὅλως τὰ τῶν ἀποδείξεων..... διὸ καὶ τὸ μικρὸν καὶ ἀπλοῦν καὶ ἀδιαίρετον, στοιχεῖον λέγεται· ὅθεν ἐληλυθε τὰ μάλιστα καθόλου στοιχεῖα εἶναι ὅτι ἐκάστων αὐτῶν ἐν ὧν καὶ ἀπλοῦν, ἐν πολλοῖς ὑπάρχει, ἢ πᾶσιν, ἢ ὅτι πλείστοις. Καὶ τὸ ἐν καὶ τὴν στιγμήν, ἀρχάς τισι δοκεῖ εἶναι, ἔπει οὖν τὰ καλούμενα γένη καθόλου καὶ ἀδιαίρετα, (εἰς γὰρ ἐστὶ λόγος αὐτῶν,) στοιχεῖα τὰ γένη λέγουσιν τινες..... ἀπάντων δὲ κοινὸν, τὸ εἶναι στοιχεῖον ἐκάστου, τὸ πρῶτον ἐνυπάρχον ἐκάστω.

(Aristot. Metaphys. lib. IV, c. 3.)

Elementum quot modis dicatur.

Elementum dicitur, ex quo componitur primo inexistente indivisibili specie in alteram speciem : ut vocis elementa ex quibus componitur vox, et in quæ ultima dividitur..... Similiter etiam corpo-

rum elementa dicunt, ea dicentes ultima in quæ corpora dividuntur : illa vero, non amplius in alia specie differentia corpora, et sive unum, sive plura hujusmodi sint, hæc elementa aiunt. Similiter autem figurationum quoque elementa dicuntur, ac simpliciter demonstrationum. Quare et parvum et simplex et indivisibile elementum dicitur. Unde et evenit quæ et maxime universalis sunt, elementa esse : quoniam cum unumquodque eorum unum et simplex sit, in multis aut omnibus aut quamplurimis inest ; et unum et punctum principia esse videntur. Cum itaque illa quæ genera vocantur universalis et indivisibilia sint (una enim est ipsorum ratio,) genera quidam dicunt elementa. omnibus vero commune est, illud cujusque esse elementum, quod primum cuique inest.

Dans l'impossibilité de mentionner les significations si diverses attribuées à στοιχεῖον, nous nous bornerons aux suivantes ; ce mot désignait :

Les quatre élémens dont les anciens croyaient le monde formé : δηλῶν τὴν διὰ τῶν τεσσάρων στοιχείων πορείαν. Clem. Alex. Strom., V, § 14, p. 256-713.— Les caractères alphabétiques, ainsi que le son qu'ils représentent : τὴν ἐκ τῶν τεσσάρων καὶ εἰκοσι στοιχείων ψυχῆς γαλακτώδη πρῶτην τροφήν. *Ibid.* V, § 8, p. 243-675. Στοιχεῖον μὲν οὖν ἐστὶ φωνὴ ἀδιαίρετος, οὐ πᾶσα δὲ, ἀλλ' ἐξ ἧς πέφυκε συνθετὴ γίνεσθαι φωνή. Aristot. poet. 20.— On disait dans la dialectique :

Τὰ δὲ στοιχεῖα τῶν ἐνθυμημάτων λέγωμεν, στοιχεῖον δὲ λέγω καὶ τόπον ἐνθυμήματος, τὸ αὐτό. Aristot. Rhet. 2. Dans la science de l'administration, de l'économie politique : Ταῦτα στοιχεῖα πρῶτα καὶ μέγιστα χρηστῆς πολιτείας ἐστί. Isocr. ad Nic. Τὸ γὰρ νόμισμα στοιχεῖον καὶ πέρας τῆς ἀλλαγῆς ἐστί. Aristot. Polit., 1. On donna le nom de στοιχεῖον aux astres : Αἰῶνα σημαίνοντες, ἥλιον καὶ σελήνην γράφουσι, διὰ τὸ αἰῶνια εἶναι στοιχεῖα. Horap. Hierogl., I-1. — A l'ombre que projette le corps de l'homme au soleil, ce qui était un moyen de mesurer la durée du jour, avant l'invention du cadran solaire. Σοὶ μελήσει, ὅταν ἡ δεκάπουν τὸ στοιχεῖον, λιπαρῶς χωρεῖν ἐπὶ δεῖπνον. Aristoph. Eccl., 638. — A la forme en bronze d'un âne sauvage, et d'autres objets, auxquels l'empereur Alexandre croyait sa destinée attachée, comme ses courtisans le lui avaient fait accroire : Ἰποκάτω δὲ κίονος τοῦ φόρου ἐτέθη καὶ τὸ παλλάδιον στοιχεῖον καὶ ἕτερα σήμειοφορικὰ πολλά. Codin. in orig. constantinop., num. 46. ἤτησε τὸν βασιλέα θεάσασθαι τὰ ἐν τῷ ἱπποδρομίῳ στοιχεῖα. Id., num. 64.

S'il est constant maintenant, et ce fait est hors de toute discussion, que la signification générique de στοιχεῖον, *élément de quoi que ce soit*, se détermine et varie usuellement, suivant les circonstances où ce mot est placé, il ne reste plus qu'à savoir quel est le sens qu'il reçoit ici de la tendance générale du passage. Rappelons-nous que la définition de chacun des caractères de la classe symbolique ne saurait convenir aux caractères

figuratifs propres, que nous avons été amenés à supposer, ou bien que Clément a négligé de parler de ces caractères, ou bien qu'il a voulu les désigner par les mots *κυριολογικὴ διὰ τῶν πρώτων στοιχείων*. D'autre part, la définition de *premières lettres alphabétiques* est précise et spéciale, et elle ne pourrait être commune aux hiéroglyphes phonétiques et aux hiéroglyphes figuratifs propres, qui, dans l'hypothèse de M. Letroune, sont symboliques, tandis que les premiers, c'est-à-dire les caractères cyriologiques, au moyen des premières lettres alphabétiques, reproduisent au propre la forme des objets.

Nous savons qu'il était de l'essence de l'écriture hiéroglyphique de ne se composer jamais que d'images d'objets physiques empruntés dans la nature au règne animal et au règne végétal, mais choisis surtout parmi les produits de l'industrie de l'homme (1). Nous savons que la classification de ce système graphique était fondée sur une relation établie entre le signe représenté et l'idée signifiée: c'est ce rapprochement qui, effectué de quatre manières différentes, donnait naissance 1° aux hiéroglyphes figuratifs propres; 2° figuratifs mimétiques; 3° tropiques; 4° énigmatiques. Or, ce même ordre d'énumération coïncide de tout point avec celui de quatre expres-

(1) Les monumens ont prouvé toute l'exactitude de cette observation qui est de Diodore de Sicile. L. III, c. 3.

sions différentes que nous retrouvons dans le texte grec : ΚΥΡΙΟΛΟΓΙΚΗ μέθοδος ΔΙΑ τῶν πρώτων στοιχείων, ΚΥΡΙΟΛΟΓΟΥΜΕΝΟΝ εἶδος ΚΑΤΑ μίμησιν, ἡ (ἱερογλυφικὴ μέθοδος) δ' ὥσπερ ΤΡΟΠΙΚΩΣ ΓΡΑΦΕΤΑΙ, ἡ δ' ἀντικρὺς ΑΛΛΗΓΟΡΕΙΤΑΙ κατὰ τινὰς αἰνιγμούς.

Le sens général du passage nous est parfaitement connu; il est question de l'écriture hiéroglyphique ou d'une peinture d'objets-images (1): aucune incertitude ne s'élève sur l'acception locale des expressions génériques, κυριολογικὴ, κυριολογεῖται, τροπ. γράφεται, ἀλληγορεῖται; elles désignent les rapports qui rattachaient les idées aux objets représentés, ou en d'autres termes la nature des procédés de l'écriture sacrée: ce qui suit nous apprend comment s'opérait l'application de ces procédés; c'était.

1° Διὰ τῶν πρώτων στοιχείων.

2° Κατὰ μίμησιν.

3° Κατ' οἰκειότητα μετάγοντες, καὶ μετατιθέντες, κ. τ. λ.

4° Κατὰ τινὰς αἰνιγμούς.

Des exemples particuliers complètent ces définitions.

(1) En disant *objets-images*, nous précisons la signification extrêmement vague du mot *objet*, qui a déjà donné lieu à une interprétation équivoque: ἱερογλυφικὴ μέθοδος exprime simplement une peinture d'objets matériels sans voir en eux autre chose que ce qui frappé les regards: les circonstances accessoires déterminent le mode de relation établi entre les objets et la chose signifiée, et en font une peinture d'*objets-idées*.

Dans chacune d'elles nous devons donc retrouver quatre choses :

- 1° Une notion générale commune à toutes, c'est celle de l'écriture des objets-images;
- 2° Une notion de la nature des procédés spéciaux à chaque classe;
- 3° Celle du mode d'application de ces procédés;
- 4° Un exemple particulier.

Si nous nous servons de la même voie d'analyse pour diviser et traduire la phrase qui est ici le point de la difficulté, nous aurons : 1° *ιερογλυφικὴ μέθοδος*, écriture hiéroglyphique peignant les objets-images; 2° *κυριολογικὴ*, les peignant au propre; 3° *διὰ τῶν πρώτων στ.*, par les premiers élémens DE CES OBJETS (1), tout-à-fait comme dans la phrase suivante: *ιερογλυφικὴ μέθοδος κυριολογεῖται*, écriture hiéroglyphique peignant au propre les objets-images *κατὰ μίμησιν*, suivant une imitation DE CES OBJETS. Il y a entre les deux phrases une parfaite analogie.

Or, que sont les élémens des objets, *στοιχεῖα*, sinon la matière dont ils sont composés, leur forme, leur couleur, leurs attributs, en un mot tout ce qui leur donne une existence extérieure et appréciable à nos sens, comme dans la géométrie les *στοιχεῖα διαγραμμάτων* (Aristot. *supra*), les élémens des figures soumises aux démonstrations, sont les angles, les parallélogrammes, les cer-

(1) L'exemple particulier est omis : l'on a vu plus haut pourquoi.

cles, c'est-à-dire les diverses parties dont se composent les figures géométriques, et sans lesquelles nous ne saurions en concevoir l'existence, comme dans le corps humain les στοιχεῖα σωματικά (Aristot. περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, lib. II, tit. I, p. 697) sont les os, la chair, etc., ὁ μὲν γὰρ τὰ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα τίθησιν, οἷον ὀστοῦν, καὶ σάρκα, καὶ μυελόν, καὶ τῶν ἄλλων, ὧν ἐκάστων τὸ μέρος συνώνυμόν ἐστι. Etenim *Anaxagoras* ea facit elementa rerum quæ similia sunt, ut os, ut carnem, medullam, cæteraque, quarum *cujusque pars eandem cum toto* sortita est appellationem. *Ibid.*, p. 698.

Le mot στοιχεῖον, lorsqu'il s'applique aux élémens des corps, des objets, emporte avec lui l'idée de *forme*, de *figure*; en effet, la transformation d'un corps en de nouveaux élémens ne saurait s'exécuter sans une permutation de forme; aussi Suidas traduit μεταστοιχειοῦσα par μετασχηματίζουσα, μεταπλάττουσα (1). Maintenant πρῶτα s'explique de lui-même; ἀπάντων δὲ κοινόν, τὸ εἶναι στοιχεῖον ἐκάστου, τὸ πρῶτον ἐνυπάρχον ἐκάστῳ. Omnibus vero commune est, illud cujusque esse elementum quod primum cuique inest (Aristot. *Metaphys.*, lib. IV, c. 3); πρῶτα στοιχεῖα, ce sont les élémens premiers des objets, leurs attributs les plus simples, c'est-à-dire ces objets mêmes, considérés uniquement comme une simple image de ce qu'ils offrent aux yeux.

(1) Suidas, in verb. μεταστοιχειοῦσα.

Et lors même que Στοιχεῖον se rencontrerait employé quelque part d'une manière absolue dans le sens de *lettre alphabétique*, comment en inférer, contre l'esprit du passage, qu'il a ici la même signification ? Dans cette phrase : πρώτων μὲν πάντων τῶν Αἰγυπτίων γραμμάτων μέθοδον ἐκμανθάνουσι, le mot γραμμάτων, dont les Grecs se servaient pour désigner leurs caractères alphabétiques, peut-il être pris dans une acception identique, l'auteur l'appliquant, non-seulement aux trois genres d'écriture, mais encore à toutes les classes de l'écriture hiéroglyphique, figurative, tropique, énigmatique, πάντων. Le passage suivant des Stromates achève de nous révéler sur ce point la pensée de Clément : δύο μὲν κύνας, ἐνὰ δὲ ἱέρακα, καὶ ἴβιν μίαν περιφέρουσι, καὶ καλοῦσι τὰ τέσσαρα γράμματα. (jam vero in iis quoque quæ ab ipsis vocantur deorum κωμασῖαι (1), aureas imagines) duos quidem canes, unum autem accipitrem et ibim unam circumferunt, et quatuor imaginum simulacra vocant quatuor *litteras* (2). (Strom. V, 7, p. 242-671. — Cf. Ælian. Hist. animal. lib. X, c. 30.). Plinè ne dit-il point : Sculpturæ illæ effigiesque quas videmus, Ægyp-

(1) Cf. Nicol. Caussin. de Symbol. ægypt. sapient., p. 207, 208.

(2) Ces paroles de saint Clément nous aident à comprendre ce que veut dire γράμματα πρώτων dans les Symposiaques de Plutarque : Ἑρμῆς λέγεται θεῶν ἐν Αἰγύπτῳ γράμματα πρώτος εὐρεῖν ὁδὸν καὶ τὸ τῶν γραμμάτων Αἰγύπτιοι πρώτον ἴβιν γράφουσιν, ὡς Ἑρμῆ προσήκουσαν. Convival. problem. l. ix, c. 2, p. 738. — Cf. Horap. hierogl. 1-36.

tia sunt *literæ*. Hist. nat., lib. xxxvi, c. 8. Sans qu'il soit possible de voir la moindre indication d'un procédé alphabétique dans les paroles du naturaliste ou de l'écrivain ecclésiastique, comme dans une foule de passages semblables que nous fourniraient au besoin Diodore de Sicile et les autres auteurs anciens. Et cependant ces auteurs s'adressaient à des Grecs ou à des Romains, et cela, sans balancer à se servir des mots *literæ*, γράμματα, dans un sens entièrement différent de celui qui leur était attribué par les usages de leurs concitoyens.

Il nous reste à faire le rapprochement immédiat de la définition des *caractères cyriologiques au moyen des premières lettres de l'alphabet*, avec les faits archéologiques auxquels elle se rapporte; et il suffirait de cette épreuve dans la question actuelle, car la première condition de toute interprétation est nécessairement de s'accorder avec les faits qu'elle a pour but d'expliquer. Les hiéroglyphes de cette classe doivent, ainsi que nous l'avons vu, avoir deux traits distinctifs et essentiels: 1° Être *cyriologiques*, c'est-à-dire exprimer les objets au propre; 2° les exprimer au moyen des premières lettres alphabétiques. Il faut donc que ces deux conditions se trouvent réunies dans tous les hiéroglyphes phonétiques, car l'absence de l'une d'elles violerait les règles constitutives de leur classification.

Recourons maintenant à l'alphabet de M. Cham-

pollion. Si nous en éliminons les signes qui ne sont que des variantes d'une même forme, il reste quatre-vingt-douze caractères différens ; quinze ou seize dans ce nombre représentent des objets inconnus, ou sur lesquels on ne peut hasarder que des conjectures. Parmi les soixante-dix-sept ou soixante-dix-huit qui restent, il en est plusieurs qui ne peuvent, sous aucun rapport, être considérés comme cyriologiques, et qui échappent ainsi à l'une des deux lois que renferme la définition précitée. Les voici avec la même valeur qui leur a été assignée par M. Champollion :

N° 6. Tête d'épervier surmontée du disque solaire. C'est un rapprochement de deux caractères ; le premier figuratif abrégé, le second figuratif conventionnel.

N° 37. Sceptre à tête de schacal : combinaison symbolique de deux caractères dont le premier est tropique, le sceptre pour la royauté ; le second énigmatique, la tête de schacal pour rappeler le dieu Anubis.

N° 37. Vase d'où s'échappe de l'eau : combinaison symbolique qui signifie *consécration*, *purification* (1), formée de l'image d'un vase et du caractère figuratif mimétique qui représente l'eau.

Les numéros 62, amas d'eau ; 72, eau ; 79, vautour ; 91, 92, 93, étoile ; 97, œuf, grain de froment ; 111, larme ; 116, disque du soleil ; 118,

(1) Inscript. de Rosette, texte hiéroglyphique, lign. 12 et 13.

jardin; 118 bis, piscine, sont tous des caractères figuratifs mimétiques, et qui par conséquent appartiennent à la première des subdivisions de la classe symbolique.

Le reste des hiéroglyphes qui composent le tableau de M. Champollion ont tous, du moins ceux dont les fonctions nous sont bien connues, une valeur symbolique, valeur reconnue pour un grand nombre par M. Champollion. C'est ainsi que l'aigle est l'emblème de la domination romaine, le bélier, du dieu Ammon; le bras étendu, le symbole de l'offrande, les parties supérieure et inférieure du *schent* (1), de la domination sur la région supérieure ou inférieure, etc. Or jusqu'à présent l'on n'a point décidé si ces hiéroglyphes, lorsqu'ils sont pris phonétiquement, cessent d'être symboliques pour devenir une imitation pure et simple des objets. Quoi qu'il en soit, ces changements ne pourraient jamais affecter les caractères figuratifs mimétiques, ni ceux que nous avons vus formés, soit de la combinaison, soit du rapprochement de deux signes.

Il y a plus, et une étude assidue des monumens égyptiens nous en a fait acquérir la preuve certaine, c'est que tout caractère qui ne repro-

(1) Je dis le *Schent* plutôt que le *Pschent* parce que la lettre initiale de ce dernier mot me paraît être l'article masculin singulier égyptien: le texte grec de la pierre de Rosette porte: ἡ καλουμένη *pasithia* ΨΧΕΝΤ, c'est comme s'il y avait καλουμένη ὁ ΣΧΕΝΤ ou τὸ ΣΧΕΝΤ.

duit point l'image d'un objet dans son entier ne doit jamais être considéré comme figuratif propre; et, pour me borner ici à indiquer cet aperçu, qui comporterait de très-grands développemens, je me contenterai de faire observer que dans la pierre de Rosette les seuls caractères vraiment figuratifs propres, comme *stèle*, *statue*, *chapelle*, *image*, *aspic*, offrent une peinture exacte et entière de ces objets. On s'assurera encore mieux de la vérité de cette assertion si l'on veut se donner la peine de voir dans le *Précis* de M. Champollion les exemples d'hiéroglyphes figuratifs propres qui s'y trouvent cités (1), et de parcourir, dans la Description de l'Égypte, les légendes hiéroglyphes sculptées auprès des souverains dans les scènes qui les représentent adressant leurs offrandes aux dieux. Nous pouvons induire de là, que tous les caractères phonétiques qui se composent de membres du corps humain ou d'animaux, ainsi que de fragmens d'objets, appartiennent à l'une des trois subdivisions de la classe symbolique.

J'engagerai les personnes qui seraient curieuses de vérifier plus particulièrement ce que j'avance ici, de recourir à l'alphabet phonétique du *Précis*: un léger examen leur suffira pour se convaincre qu'il n'est *aucun* caractère phonétique bien connu qui réunisse les deux conditions nécessaires pour

(1) *Précis*, première édition, p. 274 et suiv.

lui assurer une place parmi les *hiéroglyphes cyriologiques au moyen des premières lettres de l'alphabet.*

Nous apprenons de M. Champollion, que l'alphabet phonétique avait une ressemblance très-marquée avec l'alphabet hébreu (1); nous trouvons en outre dans son tableau vingt-trois sons, exprimés chacun par une série d'hiéroglyphes différens, et ces hiéroglyphes se montrent employés sur tous les monumens, sur ceux de toutes les époques. Je prendrai donc la liberté de faire observer au savant académicien que j'ai eu l'honneur de citer plusieurs fois dans le cours de ce petit mémoire, qu'il est ainsi, de toute façon impossible que Clément ait entendu, par *πρῶτα στοιχεῖα*, les premières lettres alphabétiques, considérées, soit dans leur rapport avec l'alphabet primitif phénicien ou grec, soit d'une manière absolue avec les sons les plus élémentaires de la voix humaine.

Zoëga, en établissant une classification des signes hiéroglyphiques, dans l'ouvrage qui a pour titre *De usu et origine obeliscorum*, adopta la division de Clément, telle que je viens de la rétablir. On ne voit nulle part que les mots *διὰ τῶν πρῶτων στοιχείων* lui aient offert la moindre obscurité, et aient fourni matière à aucune observation. Toutes les personnes qui connaissent

(1) Précis, p. 59 et suiv.

(2) De Usu et orig. obelisc. p. 437 et sqq.

son immense ouvrage, savent cependant avec quel soin il s'attache, presque toujours, à discuter ou à éclaircir les textes qu'il emprunte aux écrivains de l'antiquité. Voici comment s'exprime ce savant archéologue, aussi recommandable par sa vaste érudition que par l'esprit de sagesse et de rectitude qui le dirige ordinairement dans sa critique :

Recte autem Clemens (1) hieroglyphica signa pro varia significandi ratione, in plures classes distribuit, quarum primam dicit *cyriologicam*, alteram *symbolicam*, subdivisam in notas *cyriologumenas*, *tropicas* et *œnigmaticas*. Accuratus fortasse ad unum genus retulisset *cyriologicas* et *cyriologumenas*, in hoc tantum diversas, quod *priores integræ sint et absolutæ, secundæ in compendium reductæ, ideoque symbolis similes*.

C'est à tort certainement que le savant Danois blâme saint Clément de ne pas avoir fait une même classe des caractères figuratifs propres (*cyriologicæ notæ*) et des caractères figuratifs mimétiques (*cyriologumenæ notæ*). Il est vrai qu'encore aucune dissidence d'opinion ne s'était manifestée à l'occasion du passage des Stromates que nous venons de discuter; il est plus facile aujourd'hui de concevoir tout le prix de l'économie si exacte et si savante de la classification que nous a conservée l'illustre docteur de l'église d'Alexandrie.

Mais, bien que Zoëga eût préféré comprendre

(1) De Usu et orig. obelisc. p. 439.—(2) *Ibid.*, p. 440.

sous une même classe les caractères figuratifs propres et les caractères figuratifs mimétiques, il ne laissa pas que d'en former deux espèces bien distinctes, et qu'il caractérise d'une manière parfaite. Je le laisse parler :

Cyriologicum genus (hier. fig. propres.) explicatione non indiget (1) : nam secundum hoc rem mente conceptam pingebant, qualis oculis se conspiciendam offerebat, cuius modi figuras *πρῶτα στοιχεῖα*, prima elementa vocat Clemens. Huc pertinet pars epigrammatis satirici, ubi infantis figura cyriologice significabat vivere incipientes, senis effigies denotabat morti proximos (2).

Secundum genus (hier. fig. mimétiques) vel juxta Clementein (3), symbolicæ classis prima species, est notarum *cyriologumenarum*, quæ res exprimendas figura quidem sistunt ipsis proprie tributa, sed paucis tantum simplicibusque lineis circumscripta, nec vera rei qualis existit effigies, sed notionis quam de ea concipimus velut adumbratione... Maxime enim hoc notarum genere usi inveniuntur ad significanda corpora quæ vel pingi non possunt cyriologice, vel pro scripturæ instituto haud satis commode : cuiusmodi sunt mundus et mundi partes, cælum, astra, elementa, regiones, fluvii, civitates, reliqua.

(1) De usu et orig. obelisc. p. 437, et sqq.

(2) Plutarch. de Isid. p. 436, tom. II, p. 363.—Clem. Strom. V, 7, p. 670.

(3) De usu et orig. obelisc., p. 439. — *Ibid.* p. 440.

On ne pourrait désirer un commentaire plus clair, plus explicite. Lorsque, par sa nature, un objet se refusait à une représentation exacte (cyriologica) de son image, on l'exprimait en le retraçant d'après une imitation approximative (cyriologumena). *Hoc notarum genere usi inveniuntur ad significanda quæ pingi non possunt* CYRIOLOGICE.

Le mémoire que l'on vient de lire a été résumé dans le tableau synoptique suivant des diverses classes de l'écriture hiéroglyphique.

L'écriture
hiéroglyphique
se divise
en deux classes
principales
qui
comprennent

La première, savoir : Les caractères, *cyriologiques*, c'est-à-dire représentant au propre les objets par une simple imitation de leur forme (*κυριολογικὴ μέθοδος διὰ τῶν πρώτων στοιχείων* de saint Clément; *Cyriologica notæ* de Zoëga; Hiéroglyphes figuratifs propres de Champollion).

La deuxième,
savoir :
les caractères

Figuratifs *mimétiques*, c'est-à-dire représentant les objets, au propre, mais par une imitation abrégée ou conventionnelle de leur forme (*κυριολογούμενον ἱδός* de saint Clément; *Cyriologumena notæ* de Zoëga; hiéroglyphes figuratifs abrégés et conventionnels de M. Champollion.

Tropiques.

Énigmatiques.

M. Champollion regardait les hiéroglyphes phonétiques comme des caractères peignant au propre les objets par une imitation simple : Zoëga les a rangés parmi les caractères symboliques, et en a fait une cinquième classe dont il avait puisé

l'idée dans Horapollon. « Nous savons, dit-il, par cet auteur, qu'il existait une sorte d'hiéroglyphes empruntant uniquement leur valeur du son qu'ils expriment, et auxquels, pour cette raison, on pourrait donner le nom de *phonétiques* ou de son⁽¹⁾ ». Voici le passage d'Horapollon : ἐτι γε μὴν καὶ ἀντὶ ψυχῆς ὁ ἰέραξ τάσσεται, ἐκ τῆς τοῦ ὀνόματος ἐρμηνείας. Καλεῖται γὰρ παρ' Αἰγυπτίοις ὁ ἰέραξ, βαίηθ· τοῦτο δὲ τὸ ὄνομα διαιρεθὲν, ψυχὴν σημαίνει καὶ καρδίαν. Ἔστι γὰρ τὸ μὲν βαί, ψυχῇ, τὸ δὲ ἦθ, καρδία· ἡ δὲ καρδία κατ' Αἰγυπτίους, ψυχῆς περίβολος. Ὡστε σημαίνειν τὴν σύνθεσιν τοῦ ὀνόματος, ψυχὴν ἐγκαρδίαν. Ἀφ' οὗ καὶ ὁ ἰέραξ διὰ τὸ καὶ πρὸς τὴν ψυχὴν συμπαθεῖν, ὕδωρ οὐ πίνει καθόλου, ἀλλ' αἷμα, ὃ καὶ ἡ ψυχὴ τρέφεται (2). » Quin et pro anima ponitur accipiter, juxta nominis interpretationem. Siquidem Ægyptiis accipiter, BAIETH dicitur, quod nomen si divideris, *animam* et *cor* sonat. BAI enim anima est et ETH cor. Cor autem, ex Ægyptiorum sententia, animæ ambitus est. Itaque ex composita significatione nomen hoc animam in corde degentem notat. Unde et accipiter ob eum quem cum anima habet naturæ consensum, aquam omnino non bibit, sed sanguinem quo et ipsa nutritur.

Zoëga me paraît être tombé dans l'erreur en regardant les hiéroglyphes phonétiques comme indiqués dans le passage que je viens de citer.

Ces paroles d'Horapollon ont besoin d'être

(1) De Usu et orig. obelisc. p. 440.

(2) Hierogl. I, 7.

éclaircies: elles serviraient du reste à prouver, s'il le fallait, que l'auteur de la compilation qui porte ce nom, n'a pas même toujours compris les traditions qui se trouvent éparses, dans son livre, au milieu des fables dont il est grossi.

Pour connaître la nature de l'hieroglyphe de l'épervier, tâchons d'en découvrir l'origine et la véritable signification.

Il est très-vrai, et sur ce point l'autorité des monumens confirme le récit d'Horapollon, que chez les Égyptiens l'épervier fut une expression propre à leurs croyances psychologiques (1); l'oiseau sacré, ayant une figure humaine, représentait l'ame, mais seulement quand elle a cessé d'animer le corps.

Les papyrus et les stèles funéraires nous montrent l'épervier à figure humaine peint en rapport d'action avec le défunt, dans les scènes qui retracent les diverses épreuves qui lui étaient imposées après sa mort. Mais lorsque l'épervier conservait sa forme entière et naturelle, il devenait le symbole d'autres idées religieuses: sur quoi l'on peut voir S. Clément, Strom.*V, 7, p. 242-671. Horap. hiérog., lib. 1.

Chez les nations de l'antiquité qui professèrent l'opinion de la vitalité du sang, l'organe sécrèteur de ce fluide fut regardé comme le principe

(1) Description de l'Égypte. Antiq., planches.; t. I, pl. 96; t. II, pl. 62, 73, 83, 84; t. V, pl. 43, 48.

de la vie animale et de la vie intellectuelle. Le cœur, dans les doctrines des Égyptiens, était l'enveloppe de l'âme, et le sang, la source de son existence et la matière de son alimentation. On avait remarqué, comme le dit Horapollon, que l'épervier ne boit jamais que du sang. Une sorte d'analogie dut s'établir naturellement entre l'âme et l'épervier, qui devint ainsi son symbole. Mais ce n'est que lorsque l'épervier eut été choisi comme personnification de cette nouvelle allégorie que l'on eut l'occasion de créer le nom de βαυθ, composé de deux mots simples, ατι, et avec l'article ηατι, *l'âme, la vie*, et τιτ, *cœur*, (ηατιτιτ). Il serait donc inexact de prétendre, comme Horapollon, que l'on partit de la signification du mot βαυθ, déjà existant, et alors décomposé, pour créer un nouveau signe hiéroglyphique.

• L'on comprendra sans peine qu'il suffisait de savoir l'idée génératrice de ce mythe sacerdotal, pour avoir la clé de son expression graphique, lorsqu'on la rencontrait parmi les peintures religieuses, et cette connaissance, qui pouvait s'acquérir sans le secours de la langue égyptienne, rendait le signe oral indépendant du signe écrit : ainsi l'épervier, hiéroglyphe symbolique de l'âme, et parfaitement intelligible sans intermédiaire de son, ne peut figurer parmi les caractères phonétiques.

Afin d'avoir une traduction complète du passage de saint Clément sur les écritures égypt-

tiennes, il serait encore indispensable de savoir ce qu'il a entendu par ces mots : τοὺς γοῦν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογουμένοις μύθοις παραδίδοντες, ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων. Après avoir essayé d'éclaircir cet endroit du passage par de fréquens rapprochemens avec les monumens égyptiens, voici l'explication à laquelle je me suis arrêté, et qui m'a paru assez plausible.

Il est ici question de cette partie de l'écriture hiéroglyphique qui exprimait les idées par des images prises dans un sens tropique. *Tropice autem per convenientiam traduentes*, etc. Et c'est l'exemple rapporté à l'appui de cette définition qui est resté jusqu'à présent inintelligible. L'écrivain ecclésiastique nous dit que lorsque les Égyptiens, faisant l'application de la méthode tropique, transmettent (παραδίδοντες) les louanges des rois (τῶν βασιλέων ἐπαίνους) avec des mythes religieux (θεολογουμένοις μύθοις); *anaglyphicis* describunt, ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων. Ces derniers mots forment le nœud principal de la difficulté.

Chez les Grecs, ἀνάγλυφος se disait d'une sculpture en relief, d'une ciselure en bosse, et ordinairement très-préminente; mais, dans la description des monumens égyptiens, les anciens ont fait usage de ce mot dans un sens différent : ils s'en servent pour désigner ces grandes représentations scéniques qui couvraient la surface des édifices, soit que la sculpture fût exécutée en relief dans le creux, comme sur les pylones et les

parois extérieures, soit en relief très-surbaissé et très-doux, comme on le pratiquait principalement dans l'intérieur des édifices.

La phrase précitée nous présente deux parties bien distinctes : 1° τοὺς γούν τῶν βασιλέων. . . . παραδίδοντες. 2° ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων.

La première nous apprend par un exemple particulier comment se faisait l'application des procédés tropiques; la seconde nous fait connaître l'endroit des monumens consacré spécialement à recevoir l'application de ces procédés.

Les mots τοὺς γούν τῶν βασιλέων ἐπαίνους θεολογούμενους μύθοις παραδίδοντες, se rapporteraient alors aux titres fastueux dont les prêtres de l'Égypte se servaient hiéroglyphiquement, s'il m'est permis de parler ainsi, pour qualifier les souverains dont ils retraçaient les victoires, ou dont ils célébraient la munificence envers les dieux ou leurs ministres. Dans ces titres qui devaient former probablement une partie de la langue sacrée, les monarques étaient désignés comme *fils de dieux*, *dieux* eux-mêmes, etc. L'obélisque d'Hermapion, l'inscription de Rosette, les protocoles de tous les actes et contrats en caractères épistolographiques, nous fournissent des exemples curieux de l'emploi de ces titres, composés de véritables expressions tropiques, et de mots écartés de leur signification primitive pour prendre une signification empruntée; ce qui rentre exactement dans la définition, telle que la donne Clément, du second

degré de la méthode symbolique. Ils changeaient et détournaient le sens de titres qui ne convenaient qu'aux dieux pour les appliquer à des mortels. Une assimilation naturelle et facile rapprochait et permettait de caractériser de la même manière la puissance royale et la puissance divine; par là l'expression était tropique, mais non énigmatique; car, pour appartenir à cette dernière classe, elle eût dû être basée sur des rapports très-éloignés entre l'expression et l'idée signifiée.

L'exemple particulier, cité par Clément, de la méthode tropique, trouvant son application sur une partie spéciale des monumens, l'auteur grec, dans le dessin de compléter sa définition, a ajouté les mots ἀναγράφουσι διὰ τῶν ἀναγλύφων.

C'est en effet dans ces représentations architecturales, qui portent plus particulièrement le nom d'ἀνάγλυφοι, que nous voyons les monarques mis en rapport d'action avec des personnages divins : les uns et les autres se montrent entremêlés constamment dans les cérémonies religieuses que l'on y a retracées, et les faces des pylones sont couvertes, d'une extrémité à l'autre, de souverains debout en présence des dieux et leur faisant des offrandes.

Dans Hérodote (1), Diodore de Sicile (2), Strabon (3), saint Clément (4), les mots τύπος, γραφή,

(1) I, 53; II, 33, 122, 124, 126. — (2) I, 48, 40. — (3) L. XVII, p. 1159. — (4) Strom. V, 4.

γλύφει, ἐγγλύφω, ἀνάγλυφος, s'appliquent évidemment à l'ensemble de ces sculptures, en y comprenant les personnages et les légendes hiéroglyphiques qui les entourent : il y avait en effet homogénéité dans toutes les parties de ces vastes compositions et harmonie dans leur tendance : les légendes, les décorations, les personnages, n'étaient que les accidens d'un même tableau où tout concourait à un effet unique, celui d'exprimer la pensée par des formes pittoresques, et de parler à l'esprit en flattant le regard. Plusieurs auteurs de l'antiquité, entre autres saint Clément (1) et Horapollon, ont pareillement enveloppé quelquefois, sous la dénomination générale d'*hiéroglyphes*, tous les genres de sculptures qui ornent avec tant de profusion et de magnificence les édifices de l'Égypte.

Le passage qui vient d'être l'objet de notre examen doit nous apparaître maintenant dans tout son mérite, aussi exact, aussi savant, qu'on est en droit de l'attendre d'un écrivain qui fut témoin oculaire de ce qu'il raconte, et qui puisa à des sources authentiques, comme tout le prouve, les précieuses notions qu'il nous a transmises dans ses écrits.

Il résulte du mémoire actuel, que saint Clément, non plus que les autres auteurs de l'antiquité, n'ont jamais fait mention des hiéroglyphes phonétiques, soit comme élément *accessoire*, soit comme élé-

(1) Strom. V, 7.

ment *vital* du système hiéroglyphique : en conclure que des caractères de son n'étaient point admis dans l'écriture sacrée, ce serait fermer les yeux à la lumière, pour en nier l'existence; et l'on voudra bien croire sans doute que je ne donne point dans un semblable renversement d'idées. On peut en inférer seulement, avec quelque apparence de raison, que l'on n'a encore ni bien connu, ni bien expliqué l'origine du principe phonétique, et, par suite, les limites dans lesquelles il agit. Un travail a été entrepris sur l'origine et la formation du système hiéroglyphique égyptien; nous espérons que l'examen de cette haute question d'archéologie contribuera à jeter quelque jour sur ces trois points fondamentaux: 1° A quelle cause est due l'intervention du principe phonétique dans les textes sacrés? 2° Comment ce principe s'y comporte? 3° Quels sont les points de concordance ou de discordance qui existent entre les trois sortes d'écritures, épistolographique, hiératique et hiéroglyphique? Il serait trop long de rendre ici compte du plan de cet ouvrage: il suffira de dire que la marche qui a été suivie est différente de celle qu'a adoptée M. Champollion, en traitant le même sujet, dans le chapitre 8 de son Précis. Ce savant ayant cherché à expliquer l'origine et la formation du système hiéroglyphique par celle de la langue copte, n'a pu produire qu'une théorie sans fondement réel: toute opinion sur l'origine et la formation

du langage étant purement métaphysique et spéculative, ne peut jamais, à ce titre, sortir du domaine de la discussion, et seule devenir la base d'un système de faits positifs.

Ce que je dis ici paraîtra dans toute son évidence, si l'on lit les ouvrages de M. Champollion, en faisant une distinction nécessaire d'ailleurs, pour les étudier avec fruit, entre ce qui est de fait et ce qui est de doctrine, ou une application de cette doctrine. Par ce qui est de fait, j'entends les découvertes qui étaient le fruit de sa grande sagacité et de ses laborieuses recherches, indépendamment de toute théorie. Ce qui est de doctrine est l'explication du fait, réduite en système, et les applications ultérieures de ce système : on peut, en comparant les deux éditions du Précis, son Panthéon, ses lettres à M. le duc de Blacas, se convaincre que chez lui le fait a marché, tandis que la théorie est restée entièrement stationnaire; et il n'en pouvait être autrement, car elle était entachée d'un vice radical. D'une part sont des découvertes positives, et qui paraissent, pour la plupart, à l'abri de toute discussion; de l'autre des explications quelquefois ingénieuses, mais rarement justifiées, une marche incertaine et des variations dont plusieurs ont été relevées avec raison.

A l'aide de cette distinction, on se rend compte sans peine de la raison pour laquelle il est un si petit nombre de personnes qui se soient formé une idée exacte des travaux de M. Champollion, et

de la cause de cette diversité d'opinions manifestées à son égard; les uns lui ayant accordé des éloges exagérés, et ayant accueilli avec une confiance aveugle toutes les assertions qu'il a émises: les autres étant tombés dans un scepticisme presque absolu, et l'ayant déprécié outre mesure; suivant les impressions contraires qu'ils avaient reçues d'une lecture superficielle ou incomplète de ses ouvrages.

Le désir d'éclairer sur ce point l'opinion publique qui flotte encore incertaine, nos sentimens qui sur plusieurs questions capitales ne sont pas les mêmes que ceux de M. Champollion, nous imposent l'obligation de subordonner la publication du travail que nous venons d'annoncer à celle de la *Grammaire hiéroglyphique*.

Pour que nos recherches soient dirigées d'une manière consciencieuse, et qu'elles puissent donner lieu à un jugement impartial et éclairé, il est nécessaire que la pensée du célèbre archéologue soit connue tout entière. Ce retard sera d'ailleurs de notre part un hommage rendu à la mémoire d'un homme qui est aujourd'hui une des illustrations scientifiques dont la France s'honore.

FIN.

VA1 1512052